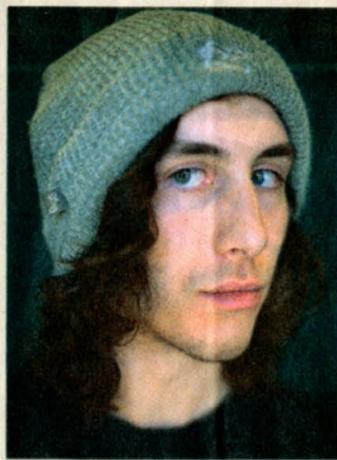


## LIVRES

## Les critiques des collégiens

Comme chaque année, les étudiants qui participent à l'aventure du Prix littéraire des collégiens se sont réunis à Québec dans le cadre du Salon du livre de Québec pour choisir un grand gagnant. Nous publions ici les meilleurs textes des jeunes critiques soumis par ces passionnés de littérature qui, malgré leurs combats à l'heure d'une grève étudiante sans précédent, ont tout de même tenu à manifester leur amour de la culture en maintenant leur participation à cet exercice. Les critiques des étudiants ont été choisies par Louise Noël, membre de l'organisation du prix, Bruno Lemieux, professeur au collège de Sherbrooke, et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, à qui l'on doit aussi ces portraits de quelques étudiants présents lors des délibérations à Québec.



Ghislain St-Germain-Forcier, cégep de Trois-Rivières



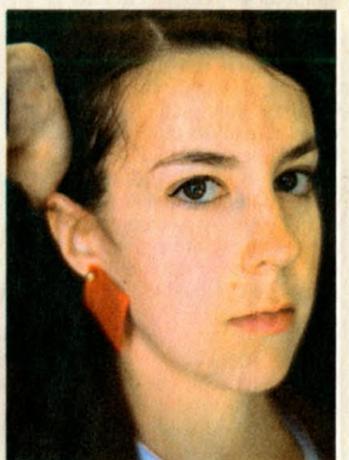
Sarah Ouagueni, collège Bois-de-Boulogne



Felix Durand, cégep de Granby



Alexandra B. Desrosiers, cégep de Saint-Jérôme



Ophélie Savard-Gratton, cégep de Maisonneuve

## Le goût des souvenirs

«*Ma grand-mère la mère de mon père disait souvent : Ya pas de voleurs à Arvida.*» Le recueil de Samuel Archibald s'ouvre sur ces mots pleins de promesses. Arvida, véritable invitation à voyager dans l'imaginaire d'un conteur, revisite la tradition et la légende en étroite relation avec l'épouvante et l'humour.

Les quatorze histoires offertes ont presque toutes la ville industrielle saguenéenne comme point d'ancrage et sont imprégnées de sa culture populaire. Au cœur de l'œuvre, la famille, mais aussi le sentiment d'une communauté, d'une époque perdue: «*Mon père ne manque plus de rien, mais il s'ennuie du goût qu'avait la nourriture quand il n'y en avait pas assez.*»

L'auteur, qui voue un culte à Proust, cet écrivain ayant réussi à extraire 4000 pages d'un seul petit gâteau, s'inspirera toutefois d'une madeleine bien différente: Madeleine, sa grand-mère. Avec la vieille machine à écrire Underwood qu'elle lui a léguée, il se lance dans la noble quête d'histoires qui seront peut-être toutes «*à moitié fausses ou à moitié inventées*», mais qui feront redécouvrir une Arvida mythique. Elles mettent en scène d'humbles bandits, des femmes mystérieuses, des débilés légers, de même que de mémorables parties de hockey, des histoires de chasse, de roadtrip, de mutilation et de fantômes!

Samuel Archibald joue avec les styles et les registres avec brio. L'écriture est tantôt classique, tantôt populaire; chose certaine, elle affiche ses talents de conteur. Rien de candide toutefois. L'anecdote cache des douleurs, des drames, des mystères inexplicables et inexplicables. Certains textes incitent à réfléchir à des sujets troubles, comme l'anorexie (*Un miroir dans le miroir*) ou l'inceste (*L'animal*); un autre (*Jigai*) redéfinit les limites du gore, ce genre mélangeant avec excès l'horreur et le sang.

La ligne entre le réel et l'imaginaire, mince par endroits, laissera à tout coup perplexe. Quant au mystère, omniprésent, il devient un espace de jeu inédit entre le lecteur et l'auteur. Ce premier ouvrage de fiction d'Archibald, à la fois nostalgique et dérangeant, montre que dans le monde incertain du souvenir, l'imagination demeure, après tout, seule maîtresse...

Jessica Parent, cégep de Trois-Rivières

**ARVIDA**  
Samuel Archibald  
Le Quartanier  
Montréal, 2011, 314 pages

## L'oiseau de feu

Une photographe cherche à retrouver «*le garçon qui marchait dans les décombres fumants*», l'un des derniers survivants des Grands Feux qui ont fait rage au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le nord de l'Ontario. Terré dans sa forêt profonde, le vieux Ted Boychuck, cette «*blessure ouverte*», cette étoile fuyante, vient de mourir. Sa légende habite le dernier roman de Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, aussi lauréat du Prix des cinq continents de la Francophonie 2011.

Que cherchait Ted dans son errance, le regard vidé de son âme? Ses amis de longue date, les colorés Tom et Charlie, l'ignorent. Ce qui unit les trois octogénaires est leur goût de vivre comme ils l'entendent, loin des gens qui voudraient les en dissuader à leur âge avancé. Même la peur de la mort n'a pas de prise sur eux, car la liberté est plus forte que tout: «*Ils s'amusaient d'être devenus si vieux, oubliés de tous, libres d'eux-mêmes.*» Cependant, la découverte de 367 tableaux entassés au fond d'une cabane éclaire peu à peu les couloirs sinueux de l'esprit torturé de Boychuck. Qui pourrait mieux les interpréter que Marie-Desneige, brûlante de vie malgré ses 82 ans et son âme schizophrène qui lui échappe? «*Un homme qui avait en lui des images d'une telle horreur, qui s'en était alimenté jusqu'à l'obsession, ne pouvait pas aimer. La souffrance quand elle s'empare de quelqu'un ne laisse place à rien d'autre.*» Pourtant, la tendresse peut triompher de manière insoupçonnée...

L'auteure aborde la vieillesse avec finesse et sensibilité, mais sans détour, à une époque où elle est éclipsée par l'idéal de jeunesse. Ce roman est un hymne à la nature aussi cruelle que magnifique, laquelle nous invite à retrouver nos véritables racines, peu importe ce qu'elles cachent. Par-dessus tout, la romancière rappelle que des ailes peuvent naître de nos rêves. Il faut seulement savoir trouver l'étincelle de vie qui couve sous les cendres.

Marie Durand-Fernandes, cégep de Trois-Rivières

**IL PLEUVAIT DES OISEAUX**  
Jocelyne Saucier  
Éditions XYZ, coll. «*Romanichels*»  
Montréal, 2011, 184 pages

## Choc assuré

Jean-Simon DesRochers semble adorer les extrêmes. Après avoir écrit *La canicule des pauvres* en 2009, il délaisse la brûlante chaleur estivale pour nous transporter dans une grande tempête hivernale avec un roman poignant, *Le sablier des solitudes*, publié aux Herbes rouges.

Dans ce roman choral, treize âmes, entre autres une militaire, un ministre, un chauffeur d'autobus, une fillette médicamentée et une jeune peintre, vont se croiser lors d'un carambolage qui ne laissera personne indemne. Quelques-uns y laisseront leur vie, d'autres s'en sortiront, mais tous seront victimes d'un destin aveugle et tout-puissant. Chaque chapitre propose une ouverture sur la vie d'un personnage en livrant l'essentiel de son existence, ses moments les plus intimes et ses difficultés.

Au sens propre comme au figuré, *Le sablier des solitudes* est un roman-choc. Choc des voitures, certes, dans la scène centrale de l'accident, mais aussi choc de la guerre, car le roman s'ouvre et se termine par des scènes de combat en Afghanistan. Les thèmes abordés peuvent aussi choquer: désirs inavouables d'un homme pour sa belle-fille, représentation cynique du pouvoir politique, meurtre commis de sang-froid... Jean-Simon DesRochers ne recule devant aucun tabou. Les multiples thèmes traités dans ce roman viennent d'ailleurs rejoindre tous les lecteurs. Les personnages, très diversifiés, représentent bien la pluralité culturelle et sociale du Québec.

À l'image des thèmes, le style de Jean-Simon DesRochers est fondé sur l'esthétique du choc. Parfois émouvant, toujours frappant, le style est vif, clair, tranchant, détaillant avec autant de précision et de détails des ébats sexuels que des cadavres prisonniers d'une carcasse d'automobile. En mettant en scène la violence, le sexe et la mort, l'auteur symbolise l'existence humaine dans une perspective fataliste, où chacun des personnages est un grain de sable. Malgré leurs différences, ultimement, quand ils se rencontrent, ils sont tous semblables.

En somme, *Le sablier des solitudes* est un roman qui plaira à tous les lecteurs qui n'ont pas froid aux yeux. On attend avec impatience le prochain livre de Jean-Simon DesRochers, qui est en train de créer une «*Comédie humaine*» trash, lucide, nécessaire. Choc garanti!

Myriam Quesnel, collège Jean-de-Brébeuf

**LE SABLIER DES SOLITUDES**  
Jean-Simon DesRochers  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2011, 358 pages

## Pointant le nord

«*Les Chinois ont découvert l'Amérique.*» C'était la phrase gribouillée au stylo sur l'avant-bras de mon frère, Rosaire, retrouvé sans vie un jour d'élection par Lumi, l'effeuilleuse étoile du bar de l'hôtel Le Cercle polaire. Voilà un incipit qui ne manque pas d'attiser la curiosité du lecteur de *Polynie*, quatrième ouvrage de l'écrivaine montréalaise Mélanie Vincelette, publié aux éditions Robert Laffont en 2011. Fondatrice et directrice de la maison d'édition Marchand de feuilles, l'auteure a, entre autres, remporté le prix Anne-Hébert en 2006 pour *Crimes horticoles*.

*Polynie* se présente comme un polar mettant en scène un meurtre à élucider dans le contexte géographique à la fois fascinant et peu exploité en littérature du Grand Nord québécois.

Confronté à la mort subite de son frère Rosaire, Ambroise Nicolet cherche à identifier le meurtrier à travers une poignée de personnages marginaux. Au-delà de cette entrée en matière chargée de mystères, l'œuvre de Vincelette aborde sous un angle nouveau les thèmes de l'amour et de la quête identitaire, en plus d'offrir un véritable hymne à la nordicité. Ainsi, les attentes du lecteur peuvent ne pas correspondre au genre «*sans nom*» du roman, dans lequel les parenthèses pèsent plus que l'intrigue.

L'ensemble n'en est pas moins intéressant. Si l'enquête s'estompe, c'est pour mieux exposer les enjeux du Nunavut. L'auteure en a d'ailleurs profité pour exploiter son savoir encyclopédique et son intérêt pour les mots rares — d'où le titre *Polynie* — offrant une perspective qui ne se referme pas sur l'ailleurs, l'étrange, mais aussi l'Histoire, celle de la possible découverte de l'Amérique par un navigateur chinois en 1421 et de la vie du personnage historique de Jean Nicolet, interprète en Nouvelle-France à l'époque de Samuel de Champlain.

Somme toute, malgré le registre de langue peu réaliste utilisé pour les dialogues et l'enquête étouffée par le contexte et les personnalités, *Polynie* s'ouvre au lecteur comme un dépaysement enchanteur, une réflexion sur les relations, sur l'humain. Sans aucun doute un pas de plus vers la découverte de notre passé national et de nos propres espaces.

Geneviève Bergeron, cégep de Sherbrooke

**POLYNIE**  
Mélanie Vincelette  
Éditions Robert Laffont  
Montréal, 2011, 213 pages

## «Freedom/Give It to Me» — Jimi Hendrix

Smokey Nelson n'a que ce qu'il mérite. Pourtant, certains personnages reliés aux meurtres qu'il a commis ne semblent pas de cet avis. Alors qu'ils font le point sur leur vie, ces individus nous racontent ce qui les rattache à l'assassin et à ce terrible bain de sang d'octobre 1989. D'abord, Sydney Blanchard, un homme de couleur noir incarcéré un temps à la place du condamné, puis une employée du motel qui, après avoir brièvement flirté avec le coupable, a découvert les corps de la malheureuse famille O'Connor, vient ensuite Ray Ryan, le père d'une des victimes, fervent protestant et, pour terminer, le coupable, qui s'avance pour exposer combien la fin s'est fait attendre et quel bonheur elle représente pour lui.

Dans ce questionnement sur la peine de mort, chaque témoin suscite son lot de réflexions sur la religion, le racisme, la mort. Chaque fois qu'un personnage prend la parole, l'assassin s'approche lentement du bourreau. Dans une construction déroutante, toute l'Amérique se tourne pour suivre l'avancée de Smokey Nelson.

La force de ce roman réside dans sa forme polyphonique. Comme chez Gabriel Garcia Márquez dans *Chronique d'une mort annoncée*, les faits sont narrés par d'autres protagonistes que le personnage principal. L'utilisation de la première personne, dans les chapitres où Sydney Blanchard prend la parole, convient parfaitement à l'attitude «*gueularde*» du personnage. La troisième personne du singulier laisse place à la réflexion et nous permet de pénétrer l'univers de Pearl et de sa fille Tamara ou d'accéder aux pensées de Smokey Nelson. La façon dont Mavrikakis étale les sentiments de Ray Ryan est aussi inusitée qu'étonnante, puisqu'ils sont portés par les paroles d'un Dieu vengeur qu'il entend en lui-même.

Cette structure, à première vue chaotique et étourdissante, se fait l'écho de la confrontation des sentiments dans le cœur du meurtrier au moment où il se dirige vers la mort. Quand on quitte ce roman, c'est un goût amer qui nous reste dans la bouche, ce goût qui pousse chacun à se demander: de quel côté suis-je?

Axel Lévesque-Fortier, cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

**LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON**  
Catherine Mavrikakis  
Héliotrope  
Montréal, 2011, 303 pages